

Arvida, une urbanité métissée

Arvida de Samuel Archibald, *Le Quartanier*, 324 p.

Le Sel de la Terre de Samuel Archibald, *Atelier 10*,
« Documents », 92 p.

Gérard Beudet

Number 250, Fall 2014

Territoires imaginaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beudet, G. (2014). *Arvida, une urbanité métissée* / *Arvida* de Samuel Archibald, *Le Quartanier*, 324 p. / *Le Sel de la Terre* de Samuel Archibald, *Atelier 10*, « Documents », 92 p. *Spirale*, (250), 35–36.

Arvida, une urbanité métissée

PAR GÉRARD BEAUDET

ARVIDA

de Samuel Archibald
Le Quartanier, 324 p.

LE SEL DE LA TERRE

de Samuel Archibald
Atelier 10, « Documents », 92 p.

L'appel de textes auquel répond la présente contribution suggérerait que plusieurs productions québécoises récentes auraient délaissé l'urbanité pour représenter d'autres aspects du territoire. Les histoires du recueil *Arvida* de Samuel Archibald seraient du nombre. Qu'en est-il au juste ? Délaissé-t-on véritablement l'urbanité dès lors qu'on écrit en région ou qu'on fait de la région l'objet ou le cadre de référence de l'écriture ?

En introduction d'un cours sur le Québec urbain offert en première année du baccalauréat en urbanisme, je souligne que si, jusqu'au milieu du siècle dernier, on pouvait sans trop de problèmes associer l'urbanité à la ville et la ruralité à la campagne ou aux milieux agro-forestiers, il n'en est plus de même depuis plusieurs décennies. Non pas que la campagne ou que les aires agro-forestières aient disparu, mais plutôt parce que leurs habitants ont progressivement adopté des comportements – notamment en matière de consommation – et partagé des codes culturels, des visions, des préoccupations et des attentes qui avaient été jusque-là l'apanage des résidents de la ville, quand ces derniers n'ont pas opté eux-mêmes pour la vie à la campagne, ce qui leur vaut d'être désignés comme néoruraux.

Cette urbanité croissante aurait été induite par le développement des réseaux ferroviaires, la diffusion des catalogues des grands magasins, l'électrification des campagnes, l'accès à la radio, au téléphone, à la télévision et à Internet, la démocratisation de l'automobile, mais aussi par la villégiature, le tourisme, l'alphabétisation, la scolarisation obligatoire et la mobilité étudiante. L'établissement d'un réseau de petites et moyennes villes de province qui constituent autant de relais de la dynamique métropolitaine y aurait également été pour beaucoup. En d'autres termes, la ruralité, comprise au sens anthropologique, aurait reculé face à l'invasion de l'urbanité.

Le territoire étant un construit qu'André Corboz assimile à un palimpseste, le monde rural, dans sa déclinaison maté-

rielle, n'en a pas moins conservé bon nombre de ses attributs originaux ou passés, dont certains sont aujourd'hui valorisés sous l'angle patrimonial et paysager. Les milieux constitutifs de cette ruralité restent par ailleurs des lieux de pratiques héritées – par exemple la chasse et le piégeage – ou de rapports symboliques distincts.

Le départage de l'urbain et du rural n'est conséquemment pas réductible au traditionnel rapport ville-campagne, pas plus qu'il ne l'est au clivage entre le Québec des aires métropolitaines et le Québec des régions. Ainsi, on peut soutenir que si l'urbain et le rural constituent des milieux dont les attributs distincts sont observables empiriquement, ils n'en constituent pas moins, l'un et l'autre, les lieux d'expression de l'urbanité.

ARVIDA, UN BASTION D'URBANITÉ

Quartier de la ville de Saguenay, Arvida ne fut jamais à proprement parler une ville. Il s'agissait plutôt d'un camp de travail haut de gamme, d'un faubourg industriel construit au loin pour tirer parti de l'abondance de la ressource hydroélectrique et de la présence d'un port en eaux profondes. Ce faubourg, contrairement à ceux qui jouxtent les bourgs et qui se transforment peu à peu en de vastes quartiers ouvriers constitutifs de la ville industrielle, participe, à l'instar de nombreuses autres petites communautés planifiées par et pour les grandes entreprises d'ici et d'ailleurs, d'un monde rural au cœur duquel il constitue une enclave marquée du sceau de la cité-jardin howardienne et de l'urbanisme étatsunien naissant. Il s'agit en quelque sorte d'un avant-poste d'une urbanité qui transformera un jour, en adoptant et en adaptant la formule expérimentée au Saguenay et dans d'autres bastions industriels, la totalité des espaces périurbains des villes étatsuniennes et canadiennes.

Si Arvida n'a jamais été tout à fait une ville, elle n'aura pas été dénuée d'urbanité pour autant. Une urbanité dont l'au-

teur du *Sel de la terre* rappelle qu'elle a d'emblée fait de ses grands-parents, qui étaient fils et filles de bûcherons, de draveurs et de fermiers, des salariés de l'Alcan et des maîtresses de maison. Une urbanité qui fut de surcroît synonyme de modernité : « *Partout, depuis la scierie, l'usine à papier et le chantier de la compagnie d'aluminium, la modernité [faisait] vibrer l'air, [émettait] une sorte de bruit de fond dont on ne savait pas encore s'il révélerait un grincement de métal ou un air de dixieland.* » Et puis, ne trouve-t-on pas, au Saguenay comme partout ailleurs, « *un gros supermarché, juste à côté du Canadien Tire, de l'autre bord du viaduc [de l'autoroute]* » ? Sans oublier le « *centre d'achats Place du Royaume* » de Chicoutimi, dont le père de Samuel donne régulièrement des nouvelles.

Inscrite en marge de l'urbanité métropolitaine et de la ruralité saguenéenne, rattachée à l'une et à l'autre selon des modalités qui lui sont propres, Arvida, cette « *petite utopie d'un milliardaire philanthrope* », constitue tout à la fois le port d'attache de la lignée familiale, le terreau dans lequel Samuel Archibald enracine son propos et la plateforme d'observation à partir de laquelle il nous fait partager sa vision du monde.

Cette vision, c'est notamment celle d'une certaine américanité, celle « *des routes interminables qui ne mènent nulle part* », des villes modèles « *montée[s] de toutes pièces au milieu de nulle part* », d'une « *race de bâtisseurs aux pieds pesants, incapables de s'installer nulle part sans jeter par terre un million d'arbres et tirer du fusil partout* ». Une américanité de nulle part mais aussi de nul temps, « *une terre d'asile où pratiquement tout pouvait être effacé et oublié* ».

Cette américanité, c'est aussi celle de la classe moyenne dont Arvida et toutes les autres localités industrielles ont été en quelque sorte les incubateurs. Or, à l'instar des routes évoquées plus haut, les perspectives de cette américanité ne semblent désormais mener nulle part aux yeux d'Archibald, si ce n'est en ces lieux d'une urbanité tronquée, réduite à une frénésie consommatoire (*Le sel de la terre*). Jadis terrain d'expérimentation d'une certaine conception de l'univers industriel et ouvrier, l'Arvida dont nous entretenons Archibald ne diffère plus guère, de ce point de vue, de la banlieue pavillonnaire des dernières décennies du xx^e siècle. L'avant-poste des années 1920 a été rejoint et absorbé par le mouvement d'étalement que les fusions successives ont consacré jusqu'à faire disparaître les toponymes originaux. Mais l'érosion de la spécificité du quotidien de la population de ce bastion industriel avait déjà fait son œuvre. La petite communauté fermée d'avant-guerre vivait désormais au rythme des Trente Glorieuses.

Reste malgré tout la mémoire, y compris celle des origines, pas si lointaines, celle des familles pionnières, dont plusieurs, à l'instar des Archibald et des Lévesque, ont troqué une vie sur la terre et dans la forêt pour l'usine et le confort de résidences dotées d'installations dont la plupart des maisons rurales de l'époque seraient encore longtemps dépourvues. Mais ici aussi, l'auteur évoque

l'urbanité, une urbanité en devenir comme elle l'était dans toutes ces communautés parquées à l'ombre des cheminées d'usine et où les migrants conservaient certaines attaches rurales, ne serait-ce que par familles interposées.

UNE RURALITÉ ATEMPORELLE

Là où le propos d'Archibald prend résolument ses distances par rapport à l'urbanité, c'est quand il évoque une ruralité faite d'expériences liées à des attributs indigènes et à une conception du rapport homme-nature héritée de temps fort anciens. Ici, pas de boisés sauvegardés, sanctuarisés, incarnations d'un idéal de nature conçu par et pour des citoyens. Ici, la forêt est plutôt ressource à exploiter, refuge contre un trop-plein d'urbanité, territoire menaçant, jamais totalement apprivoisé, même quand il est fréquenté par des biologistes de l'Université de Montréal, dont les habitués du coin supposent qu'ils savent ce qu'ils font (« *Cryptozoologie* »). C'est incidemment dans cet environnement que le grand-père de Samuel a choisi de construire un « *chalet* » dont la rusticité oblige à « *se laver dans le lac comme un apache* ».

C'est dans les textes « *Cryptozoologie* » et « *L'animal* », consacrés à ces milieux épargnés par l'urbanisation, mais aussi par l'industrie agroalimentaire, que se révèle un rapport au territoire qui, s'il peut étonner l'urbain par certaines de ses manifestations – par exemple, la suspension de nombreuses activités au moment de l'ouverture de la chasse –, n'enflamme pas moins toujours l'imaginaire de bon nombre de Québécois, fervents adeptes du camp de bois rond et de parties de chasse et de pêche.

Si les catégories conceptuelles de ville, de faubourg, de banlieue et de campagne ont longtemps suffi à décrire l'établissement humain, elles se révèlent, en ces temps d'urbanisation généralisée, mal adaptées aux mutations des territoires. Mais cette transformation des territoires n'en a pas affecté que les dimensions physico-spatiales. Elle a irrémédiablement bouleversé les modes de vie. De ce point de vue, l'urbanisation des modes de vie a même précédé à maints égards l'urbanisation des territoires.

Il n'en reste pas moins que, si l'idée du palimpseste permet de rendre compte de la manière dont le territoire conserve la trace d'états antérieurs, on pourrait recourir métaphoriquement à cette image pour décrire les pratiques qui s'y inscrivent. L'urbanité comme mode de vie a certes poussé la ruralité dans ses derniers retranchements. Elle reste néanmoins présente par des déclinaisons variées de rapports au territoire fondés sur une tradition sans cesse renouvelée.

Il serait à mon sens injustifié de soutenir que Samuel Archibald délaisse l'urbanité pour aborder d'autres aspects du territoire. Il assume plutôt cette urbanité en ce qu'elle a de spécifique et de familial dans le cas particulier d'Arvida. Y compris dans son rapport à la ruralité. C'est en ce sens qu'elle peut être dite métissée. ─